

# Fédération Française des Médailleurs de la Jeunesse, des Sports et de l'Engagement Associatif

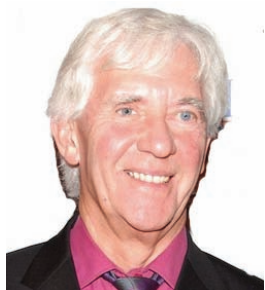


Médailleurs  
de la Jeunesse, des Sports  
et de l'Engagement Associatif

Placée sous le haut patronage de Monsieur le Président de la République  
Reconnue d'Utilité Publique le 9 juillet 1958 - Agrément- N° 11710

## Comité de Seine-Saint-Denis

32 rue Delizy – hall 2 - 93694 PANTIN CEDEX



## La lettre de Léon-Yves

### Poème de Léon-Yves BOHAIN

## HOMME !

Je suis triste, pourquoi, est-ce que cela t'importe ?  
Toi tu es si joyeux, et marches en cohorte,  
Vers ce siècle débutant que tu as tant béni,  
Car il t'a offert un petit paradis !

Mais il n'est pas si beau que tu sembles le dire,  
C'est un bien lourd fardeau, mais tel est ton désir.  
De toutes leurs forces, certains m'on appelé,  
Hors de l'ombre, volontaire je me suis propulsé.

Pour t'épargner du sort qui semble t'échoir,  
Car tu erres souvent, seul dans le noir.

Pourquoi me faire parler, moi qui voulais me faire ?  
Me faire ouvrir la bouche est toujours imprudent,  
Je me sais sans limite quand mon vocabulaire  
Veut faire triompher l'homme dans son raisonnement.

Si tu ne sais pas de quel nom je me nomme,  
Je m'appelle Bohain, ne suis pas gentilhomme.  
Dans la ville de Paris, âpre et sévère endroit  
Je n'ai pas étudié ce qu'on appelle le droit.  
Je n'ai pas fréquenté les murs de la Sorbonne,

Non, moi, c'est dans la rue que je me suis  
fait homme !

Ceux que je fréquentais avaient de la fierté,  
Ils donnaient à la nuit une odeur méprisable,  
Défiant à tout instant le piège ou l'embuscade,  
Mais allaient droit au but quand il y avait danger.

Entre eux le mensonge n'avait pas de raison,  
Ils ne connaissaient pas le terme « trahison » !  
Ils parlaient haut et fort, c'étaient des fils de  
race,



Quand leurs poitrines tatouées leurs servaient  
de cuirasses.

Priant Dieu quelquefois, étant un peu vulgaires,  
Quand ils parlaient de foi, ils ne s'embrouillaient  
guère  
Des finesses d'un abbé représentant les cieux,  
Mais ils étaient sincères, et communiaient entre  
eux.

Oui je les ai connus, ces hommes de parole,  
Ce n'était pas des gueux, non plus des gens de  
lettres,  
Mais de grands travailleurs qui n'avaient qu'une  
école,  
Celle où l'on reste digne quelle que soit la tem-  
pête.

Puis sans trop s'étonner et sans aucun souci,  
Ils auraient su crier la mort ! C'est par ici !  
Oui ces hommes-là étaient du tout début du siè-  
cle,  
Ah ! Comme ils étaient beaux,  
ah ! Comme je les regrette !

Veux-tu maintenant, alors que je te dise,  
Cette race a disparu, çà sent la bâtardise !  
Jadis :  
Lorsque venait l'hiver les oiseaux émigraient,  
Alors comme eux simplement, je m'en vais,  
Mais c'est bien à regret que je vois refléter  
Ton ombre dans sa tanière que je ne peux aimer.

Au-dessus de ton corps, il y a le brouillard,  
Tu te prends pour un lion ou un beau léopard.

Mais ces fauves que je nomme pris dans leur  
souricière,  
Seraient, face au danger, moins chancelants que  
toi,

Car ton cœur implacable ne me semble pas trop  
fier.

Ah ! Tu me fais frémir car ton regard est terne,  
Et ton âme pire encore tu parais gentilhomme  
Avec des chaînes d'or mais tu n'es même pas  
Une espèce d'homme simplement affranchi  
C'est qu'on te nomme !

Oui, mon cœur saigne, en te voyant ainsi, car  
j'aime  
Le soleil sans voile, la pureté des étoiles  
L'homme sans stratagème

Pourquoi régner en maître faisant fi d'ignorer  
Que bien souvent du meurtre, tu es éclaboussé  
Lorsque je te vois ivre, pauvre buveur de vin,  
Comme tu me fais pitié, malgré tes belles  
mains.

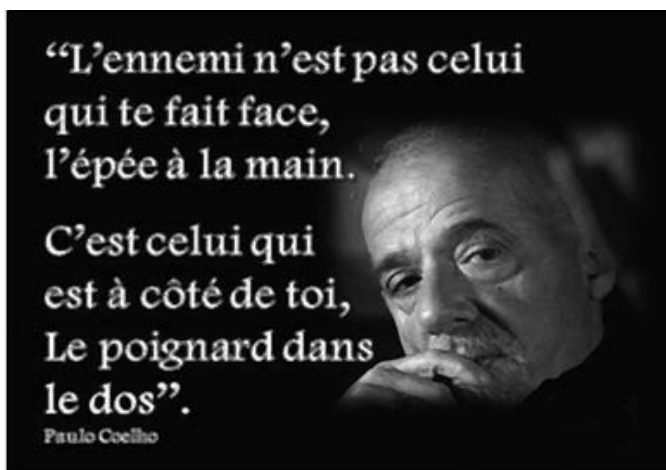
Car ta férocité un instant apparaît !  
Vite elle devient chair molle, et n'a plus de se-  
cret.

Ton vœu le plus cher est d'être admiré,  
Mais tu portes cuirasse, faite d'un alliage léger.  
De sorte que ton armure a peur d'être battue,  
C'est ordinairement par derrière que l'on tue !  
Tes plus pâles exploits et les plus triomphants  
Sont de tuer un vieillard ou de prendre un en-  
fant.

Tu t'introduis dans chaque pays par fraude  
Et offres tes services à l'homme simple qui  
rôle.

Eternel ennemi sous un masque d'ami  
Tu rêves de tromper ceux que tu as endormis,  
Par de belles paroles, par de beaux agisse-  
ments,  
Même s'il te faut attendre pour cela quelques  
temps !

Ah ! Quelle drôle de société, tout pâlit, tout se  
meurt !  
Et même la fierté, vraiment pour l'avenir, j'ai  
peur !  
Non, Homme, tu n'es plus sincère et n'as plus  
de bonté  
Je ne te cache pas que j'en suis attristé.  
Plus de degré d'honneur ni l'amour du devoir,



Ni de ténacité, qu'il est heureux d'avoir  
Ah ! tu combattais de loin derrière tes bureaux,  
En te frottant les mains, les flancs et le dos.

Mais tu as réussi, pauvre tendeur d'embûches,  
A faire fuir les abeilles, de leurs plus belles  
ruches  
Quoique petit du cœur et aussi du cerveau,  
Là, tu as su construire un empire nouveau.

Mon prince, n'oublie pas que la fraude est vi-  
laine,  
Que mentir ou se tuer, c'est du pareil au même.  
La trahison devient l'appât même du traître,  
Que l'être est transparent, que tout regard pé-  
nètre.

Quand on est malhonnête il n'y a que mépris.  
Aux yeux de tout un peuple parfois même on  
fuit.  
On est souvent le loup, la vermine du troupeau.  
Et le mal et l'ennui, comme tunique et manteau.

Mon prince, à toi, jamais je ne me fierai  
Je préfère aller vivre seul dans la forêt,  
Accorder ma confiance aux animaux des bois,  
Plutôt qu'à tes côtés, me sentir aux abois,  
De ton flot de misère, je me sens submergé.

Puisque je t'expose ici toute mon infortune  
Et que je te dépeins ma honte, eh bien,  
Sais tu qu'il en est une qui me ronge le sang,  
Et m'indigne vivement,  
Voilà que pour aller vers Dieu, il nous faut de  
l'argent !

Il était un temps où jeunes et vieux,  
Riches et pauvres priaient Dieu.  
Mains docilement jointes, front légèrement  
courbé,  
Ils imploraient le ciel, mais d'une foi profonde.

Leur croyance était belle,  
Elle s'inquiétait du monde et de sa pauvreté,  
Sincèrement, sans plainte, ils souhaitaient tant  
l'aider,  
Désirant la guider vers une vie nouvelle,  
Celle de la sainteté

Jésus disait aimer !  
Aujourd'hui, on te dit, payez !

Oui, le ciel est à qui peut acheter sa place,  
Rien que de savoir cela, j'ai le sang qui se glace  
!

Pourquoi tant de passion, pourquoi tant de désir  
A répandre la foi, si au dernier soupir,  
On n'a plus cette joie d'aller dormir en paix  
Vers son rêve éternel !

La vie, l'amour, la nuit, le vent,  
Le jour, la pluie, le rêve, tout se vend.  
Pourvu qu'il ait un peu d'or dans son coffre,  
L'homme le plus envieux est certain que tout  
s'offre.

Tu verras que demain, certains de ces mes-  
sieurs,  
La monnaie dans la main te diront : «combien  
Dieu ?».

Où est le faux, où est le vrai, qui donc a tort ?  
Puisque l'on crie, gloire au plus fort !

Voilà que le soleil ose offrir ses rayons,  
Que l'étoile ose luire sur toute une nation  
Sans qu'on puisse présenter  
La quittance pour payer.  
Cela n'est pas admis et tu te mets en transe  
Pour trouver un moyen de payer coûte que  
coûte,  
Tu souhaites une voiture, eh bien tu rouleras,  
Mais tu payeras la route.

Péage pour ceci, péage pour cela,  
Ah ! Si tu pouvais mettre une forte taxe  
Sur l'usage que fait la Terre sur son axe,  
Ou sur l'eau que boit le moineau isolé,  
Et bien, tu le ferais ça, je peux le jurer !

Tout se vend, tout s'achète,  
Même le vol est nécessaire,  
Pour payer ton pardon, là, tu cultives en serre  
Ton emblème : «le poison» !

C'est grâce à tout cela, que l'horreur est en  
place,  
La débauche et le rat se retrouvent face à face.

Oui, homme, tu as tenu ta toile au fond du cré-  
puscule,

La lâcheté de tes mœurs est ton seul trésor,  
Ton vœu le plus profond est posséder de l'or  
Tout est bon, pourvu que tu aies de l'or !

Tu veux de l'or, oui, par tous les moyens,  
Même si pour cela, tu dois vendre ton âme,  
Et te perdre en chemin !

De l'or, de l'or, c'est une obsession !  
De l'or, pour courtiser les dames, de l'or, simple possession  
De l'or, de l'or, toujours et encore  
De l'or sans raison, de l'or pour violenter ton corps !  
Oui, de l'or pour être aimé  
Même s'il faut pour cela se prostituer !

Non ! Homme...  
La vie c'est autre chose, ne te laisse pas aller à la facilité !  
Si tu veux vivre mieux dans cette société,  
Ressaisis-toi mon frère, tu as ton rôle à jouer.

Viens rejoindre tes semblables, ces simples marginaux,  
Qui s'intéressent tant à la marche du monde.  
Leur vie est toute simple, mais leur cœur est si beau  
Ils transmettent leur amour avec une foi profonde !  
Ils offrent à qui le veut,  
Le respect de la vie et l'acte généreux,  
Ils sont les serviteurs d'une noble tradition  
Espérant en la paix pour toutes les nations !

Viens, si tu le veux, vers une découverte,  
Et tu seras plus près de ton ami « poète ».

Car sais-tu  
Que l'homme d'aujourd'hui ne se sent plus naître  
Et souffre continuellement en oubliant de vivre  
Alors, aide-le simplement à découvrir son être,  
Afin que de nouveau de l'amour, il s'enivre.

Homme !  
C'était l'humble message que tu m'as demandé,  
Si tu sais l'écouter, tu agiras en sage.  
Alors il pourra naître en toi tant de rêves et de

beauté  
Tu pourras récolter le fruit de ta passion  
Afin que tout être puisse en bénéficier.

Si demain ta culture est plus grande,  
Si ton cœur est sensible, si tu es un homme libre,  
Si tu as découvert le fond de ton abîme,  
Et en a dépouillé ses richesses intimes  
Il se peut que tu sois plus souvent bouleversé  
Mais tu auras franchi l'essentiel de ta vie  
Car tu auras trouvé ce que tu recherchais.

Tu auras transformé tes pensées en chansons  
Tu auras allégé ce lourd et dur fardeau.

Ton âme sera si pure et ton cœur si beau  
Que tu pourras crier sans honte, mais avec force,  
Qu'il ne faut plus que règne l'injustice sur le monde,  
Qu'il ne faut plus que meure l'enfant dans son berceau.

Parce qu'il a faim ou froid,  
Que chacun a le droit,  
De chanter à la ronde,  
Vivre la liberté, et la fraternité !

Léon-Yves Bohain



**JUIN 2019**